

et remarquable surtout par la longueur de la partie inférieure qui est beaucoup plus saillante que la supérieure ; leurs épaules sont larges et bien développées ; ils ont des reins bien dessinés , des fesses généralement volumineuses , et en même temps des extrémités faibles , allongées , peu musculeuses , le ventre gros , proéminent et comme boursoufflé ; la couleur de leur peau est d'un brun très-foncé ; leurs cheveux sont courts , laineux et crépus. Du reste plus barbares encore que les habitans de la Nouvelle-Hollande , ils ne reconnaissent nulle espèce de chefs ; ils ont des habitations et des pirogues plus chétives que celles de leurs voisins , et mènent une vie plus misérable. Ils paraissent avoir un caractère aussi farouche , quoique moins intraitables envers les étrangers ; cependant plusieurs navigateurs ont éprouvé de leur part des traits de perfidie : on peut se rappeler ce qu'on lit à ce sujet dans les relations de Marion , de Cook , de d'Entrecasteaux et de Péron.

La case de ces insulaires n'est qu'un simple abat-vent d'écorces disposées en demi-cercle , et appuyées contre quelques branches sèches. Un aussi frêle abri ne peut avoir pour objet que de préserver l'homme de l'action des vents trop froids ; et l'on a observé que dans la partie méridionale du pays , la convexité de ces huttes se

trouve opposée à ceux du sud-ouest , qui sont sur ces rivages les plus constans , les plus impétueux et les plus froids. Les sauvages allument leurs feux devant ces cases , et y font cuire les coquillages que leurs femmes ont pêchés , ou les animaux qu'ils ont pris à la chasse.

On a remarqué que quelques-uns de ces sauvages ont le corps tatoué ; ils se frottent le corps de graisse de phoque , et saupoudrent leurs cheveux d'ocre rouge. Quand les femmes veulent faire une toilette complète , elles se barbouillent le visage de charbon qu'elles écrasent dans leur main : pour pouvoir facilement se mettre ce fard , lorsque la fantaisie leur en prend , elles en portent toujours dans un petit sac de jonc. Elles sont généralement couvertes de cicatrices , tristes fruits des mauvais traitemens de leurs féroces époux. Elles leur témoignent la plus grande soumission ; les enfans montrent de même une grande subordination pour leurs parens.

Il n'est pas étonnant que les femmes traitées avec tant de dureté par leurs époux , se soient attachées aux matelots anglais qui fréquentent les différentes parties de la côte pour la pêche des phoques ; ces hommes , quoique grossiers , ne les forcent pas à porter tous les fardeaux , à plonger dans la mer pour leur procurer des coquillages , en un mot à faire les travaux les plus pénibles :

ils ne se conduisent pas envers elles avec cette brutalité révoltante qui ravalé l'homme au-dessous des bêtes sauvages.

Ces femmes, dit Jeffreys, voyageur anglais qui a fait un assez long séjour à la Terre Van-Diemen, sont bien plus intéressantes que celles de Port-Jackson : elles sont mieux faites, et ont les traits plus agréables. Il ajoute qu'elles sont plus propres et qu'elles empêchent leurs cheveux de devenir trop longs, en les coupant avec l'extrémité de deux morceaux de cristal rendue tranchante. Elles n'ont pas l'usage de se couper les deux phalanges du petit doigt.

Celles qui forment une liaison avec les marins anglais leur montrent beaucoup d'affection mêlée de l'inquiétude d'avoir une rivale; elles appréhendent d'être en ce cas abandonnées par leur amant, et de se trouver à la merci de leurs compatriotes, qui dans ces occasions les traitent avec une rigueur extrême. Quelquefois ces barbares leur arrachent leurs enfans, fruit de leur commerce avec les Européens, et jettent ces innocentes victimes au feu. Une de ces infortunées, excitée par son désespoir, eut le courage de se faire jour à travers la foule des sauvages, saisit avec la rapidité de l'éclair son enfant au milieu des flammes, et s'enfuit dans les bois. Elle y fut poursuivie, mais l'amour maternel et la crainte

lui prêtèrent des ailes : les cruels ne purent l'atteindre. Aidée par l'obscurité de la nuit, elle se cacha derrière un gros arbre; et quand fatigués de la chercher inutilement, ils furent retournés auprès de leur feu, elle quitta sa retraite et gagna Launceston, et remit sa fille à un colon dont la femme avait déjà recueilli un de ses enfans; mais la pauvre petite avait été si maltraitée par les flammes qu'elle expira le lendemain, et la malheureuse mère souffrit assez long-temps des brûlures qu'elle s'était faite en arrachant sa fille du milieu du bûcher.

Souvent les pêcheurs sont retenus plusieurs jours en mer; dans ces occasions leurs femmes se réunissent et chantent en chœur une hymne qu'elles adressent à une divinité dont elles n'ont pas une idée bien distincte, qui préside au jour et qui a le pouvoir de protéger ceux pour lesquels on l'implore; elles lui demandent de préserver leurs maris d'accidens, et de leur accorder un prompt retour. Ce chant n'est pas dénué d'harmonie, et ces femmes l'accompagnent de gestes qui ne manquent pas de grâces.

Les hommes de la Terre Van-Diemen ne connaissent que la chasse; ils ne se servent pas pour lancer leurs zagaies du vomerah des indigènes de la Nouvelle-Hollande; elles sont entièrement faites de bois fort lourd, ce qui les rend difficiles

à manier. Ils les saisissent par le milieu ; mais ne les lancent ni aussi loin ni avec autant de dextérité que le font leurs voisins, circonstance fort heureuse pour les colons anglais, contre lesquels on a vu plus haut qu'ils nourrissaient une animosité invétérée.

Ils n'ont pas de pirogues pour pêcher : lorsqu'ils veulent traverser un lac ou une rivière très-large, ils coupent deux troncs d'arbres de la longueur de trente pieds, les placent parallèlement à six pieds de distance l'un de l'autre, et les assujettissent dans cette position par des morceaux de bois disposés transversalement et attachés par des liens d'écorce ; une autre pièce de bois est étendue par-dessus dans le sens de la longueur, et le tout est joint ensemble par une espèce de claie. MIs en mouvement avec des espèces de pagaies, ces radeaux, qui peuvent porter une dizaine de personnes, fendent l'eau avec une vitesse surprenante : quand ces sauvages s'en sont servis, ils les abandonnent.

En s'avancant dans l'intérieur du pays, on a vu des cabanes moins chétives que celles de la côte : elles consistent en trois perches disposées en triangle ; les extrémités supérieures sont rapprochées et assujetties par un lien d'écorce d'arbre ; les côtés sont formées par des claies, et le tout est couvert de longues herbes. On trouve ordinairement de-

vant ces cabanes des ossemens de kangorou et d'oiseaux, des pierres plates et enduites de graisse, sur lesquelles il paraît qu'ils font griller les viandes ; enfin des haches et des couteaux qui sont tout simplement des éclats plus ou moins volumineux de granit très-fin et très-dur ; ils s'en servent pour faire leurs massues, et pour aiguiser leurs zagaies.

Péron dans une de ses excursions découvrit un de leurs tombeaux. Un cône grossièrement formé d'écorces d'arbres plantées en terre par leur partie inférieure, et réunies à leur sommet par une large bande de la même substance, s'élevait sur une vaste pelouse de verdure à l'ombre de quelques casuarinas. Quatre longues perches fixées en terre par une de leurs extrémités servaient de soutien et d'appui à toutes les écorces au-dessous desquelles elles se trouvaient placées : ces quatre perches paraissaient encore avoir été destinées à l'ornement de l'édifice ; car au lieu de ne se réunir qu'à leur extrémité supérieure comme les écorces, et de ne former alors qu'un simple cône, elles s'entre-croisaient à peu de distance de la moitié de leur longueur, c'est-à-dire précisément à l'endroit de leur sortie de la toiture du monument. De cette disposition il résultait une espèce de pyramide tétraèdre, dont le sommet se

trouvait justement opposé à celui du cône. Ce contraste de formes et d'opposition dans les deux parties de l'édifice produisait un effet assez gracieux, et qui le devenait davantage encore par la disposition suivante.

A chacun des quatre côtés de la pyramide correspondait une large lanière d'écorce, dont les deux extrémités se trouvaient inférieurement embrassées par cette grande bande qui réunissait les autres à leur sommet; il en résultait que chacune de ces quatre lanières formait une espèce d'ovale plus aigu vers son extrémité inférieure, plus large et plus arrondi dans sa portion supérieure; et comme chacun de ces ovales correspondait à chacun des côtés de la pyramide, il est aisé de concevoir, ajoute Péron, tout ce qu'une semblable disposition pouvait offrir d'élégant et de pittoresque.

Ayant enlevé plusieurs grosses écorces, Péron pénétra facilement jusque dans l'intérieur de la toiture; toute la portion supérieure en était libre: dans le bas se trouvait un large cône aplati, formé d'une herbe fine et légère, disposée avec beaucoup de soin par couches concentriques et très-profondes. Huit petites baguettes de bois, croisées entre elles au sommet du cône de verdure, servaient à le contenir; chacune de ces baguettes

avait ses deux extrémités fichées en terre, et consolidées elles-mêmes par l'application d'une grosse pierre de granit aplatie.

Excité par sa curiosité, Péron souleva quelques-unes des couches supérieures de gazon, et aperçut un gros tas de cendres blanches qui paraissaient avoir été réunies avec soin; il y plongea la main et en retira des portions d'un corps humain qui avait été brûlé.

Le monument était élevé sur un morne, au bas duquel coulait une source d'eau douce, fraîche et limpide. D'autres tombeaux que l'on vit ensuite étaient situés de même. « Ainsi, observe Péron, le même principe qui consacre ces monuments les fit élever encore aux lieux les plus intéressans et les plus chers, aux lieux où plus souvent ramené par ses besoins, l'homme doit aussi éprouver plus fortement le sentiment de la reconnaissance. »

Les côtes de la Terre Van-Diemen n'ont pas l'aspect triste et repoussant de celles de la Nouvelle-Hollande; cependant celle qui fait face à ce continent participe en quelque chose de sa nature, car elle est la plus aride: ailleurs les bords sont garnis de belles forêts, ou bien s'élèvent en rochers sourcilleux et de formes bizarres.

On n'est pas exposé dans cette île aux vents brûlans du nord-ouest; le climat y est tempéré:

en été les chaleurs sont modérées; en hiver les gélées durent assez long-temps. La température moyenne est de $12^{\circ} 44$ R. Le plus grand froid observé a été de $1^{\circ} 70$ au-dessus de zéro, et la plus grande chaleur de 21° . Le printemps commence dès les premiers jours de septembre, l'été en décembre, l'automne en avril, et l'hiver en juin: quelquefois on est obligé de se chauffer, surtout dans la partie méridionale, dès le commencement de l'automne.

Cette île est généralement montagneuse, et par conséquent arrosée par beaucoup de rivières et de ruisseaux. Ces montagnes sont presque partout bien boisées; on trouve sur leurs sommets des lacs d'où sortent des courans d'eau qui vont de tous côtés répandre la fertilité. La neige y séjourne pendant long-temps, tandis que dans les vallées elle ne reste que quelques heures.

La plus haute montagne, celle de la Table, voisine de Hobart-Town, s'élève à 3964 pieds au-dessus du niveau de la mer. La neige en tapisse le sommet pendant les trois quarts de l'année; elle est sujette à des ouragans violens, qui heureusement ne s'étendent qu'à une certaine distance et durent rarement plus de trois heures: l'état menaçant du ciel avertit de leur approche.

Dans la partie occidentale de l'île, à soixante milles au nord-ouest de Hobart-Town, règne une

chaîne nommée *The Western-Mountains*, les monts de l'ouest. Leur hauteur est à peu près de 3500 pieds. Elles s'élèvent à l'extrémité d'une belle plaine; le lac qui est sur leur cime donne naissance au Derwent et à d'autres rivières. A trente milles au sud-est de Launceston on trouve le Ben-Lomond et le Pic de Tasman, deux montagnes d'une hauteur modérée. Au nord-ouest de Launceston on voit une chaîne qui a reçu le nom de montagnes d'Asbeste, parce que ce minéral s'y trouve en grande quantité; et à seize milles au nord-est d'Hobart-Town on remarque le Mangalore, haute montagne de forme conique.

Les hauteurs sont séparées par de belles vallées, qui de même que les plaines présentent partout l'apparence de la fertilité, excepté dans les cantons au sud et sud-ouest de Hobart-Town.

Les rivières ne peuvent pas avoir un cours bien long dans une île qui n'a que soixante-quinze lieues de longueur; mais elles sont poissonneuses, et les deux principales, le Derwent et le Tamar, forment à leur embouchure de beaux ports.

Parmi les lacs qui sont sur les montagnes, l'on en voit de très-considérables; le plus grand que l'on connaisse jusqu'à présent est celui des monts de l'ouest, qui a plus de cinquante milles de circonférence: ses rives entièrement bordées de bois sont si éloignées l'une de l'autre, qu'on ne

les aperçoit que très-imparfaitement du bord opposé. Dans la saison des pluies ses eaux sont tellement gonflées qu'elles s'échappent en torrens tumultueux. Un autre lac situé à dix milles à l'est de Hobart-Town, et nommé le *Pitt-Water*, communique par un canal naturel fort étroit avec la baie de Frédéric-Henry: il a au moins six milles de longueur sur trois de largeur, et une profondeur suffisante en certains endroits pour recevoir des navires de cent tonneaux; il est assujetti aux mouvemens de la marée, et abondant en poissons excellens et en huîtres.

Les côtes du sud-est et de l'ouest, quoique escarpées et très-hautes, sont découpées par un grand nombre de ports et de baies; la côte du nord, généralement basse et sablonneuse, offre pourtant plusieurs bons mouillages.

Plusieurs des montagnes de l'île sont granitiques, d'autres schisteuses, d'autres calcaires; l'on y a découvert du cristal de roche, du jaspe, de l'asbeste et diverses pétrifications. Le fer est très-commun dans les montagnes voisines de Launceston: le minerai est si riche qu'il produit quatre-vingt-dix pour cent de métal pur. L'on a aussi trouvé du cuivre, du schiste alumineux et de la houille qui repose sur du grès. L'argile à potier et l'ocre sont encore deux productions minérales que l'on rencontre fréquemment. Les

principaux caps sont entièrement basaltiques, les colonnes étant quelquefois simples, quelquefois groupées.

Les végétaux de la Terre Van-Diemen offrent beaucoup d'analogie avec ceux de la Nouvelle-Hollande; ses forêts vierges ont fixé l'attention des voyageurs qui les ont vues; elles vont graduellement diminuer sous les coups de la population européenne, qui favorisée par un beau climat, ne tardera pas à s'accroître, et finira par faire disparaître une partie de ces antiques enfans du sol et les hommes sauvages habitués à errer sous leurs ombrages épais. Alors le navigateur qui viendra visiter ces contrées reculées n'apercevra plus sur les bords de l'océan ces forêts dont Péron a tracé un si magnifique tableau. « C'est un spectacle bien singulier, dit-il, que celui de ces forêts profondes, filles antiques de la nature et du temps, où la végétation plus riche tous les jours de ses propres produits, peut s'exercer sans contrainte, se développer partout sans obstacle; et lorsqu'aux extrémités du globe de telles forêts se présentent exclusivement formées d'arbres inconnus à l'Europe, de végétaux singuliers dans leur organisation, dans leurs produits variés, l'intérêt devient plus vif, plus pressant. Là règnent habituellement une ombre mystérieuse, une grande fraîcheur, une humidité pénétrante; là

croulent de vétusté ces arbres puissans, d'où n'aquirent tant de rejetons vigoureux : leurs vieux troncs décomposés maintenant par l'action réunie du temps et de l'humidité, sont couverts de mousses et de lichens parasites; leur intérieur recèle de froids reptiles, de nombreuses légions d'insectes; ils obstruent toutes les avenues des forêts; ils se croisent en mille sens divers; partout, comme autant de termes protecteurs, ils s'opposent à la marche et multiplient autour du voyageur les obstacles et les dangers; souvent ils s'affaissent sous le poids de son corps, et l'entraînent au milieu de leurs débris; plus souvent encore leur écorce humide et putride glisse et se détache sous ses pieds; quelquefois ils forment par leur entassement des digues naturelles de 25 ou 30 pieds d'élévation; ailleurs ils sont renversés sur le lit des torrens, sur la profondeur des vallées, formant alors autant de ponts naturels, dont il ne faut se servir qu'avec défiance.

« A ce tableau de désordre et de ravages, à ces scènes de mort et de destruction, la nature opposait, pour ainsi dire avec complaisance, tout ce que son pouvoir créateur peut offrir de plus imposant. De toutes parts on voyait se presser à la surface du sol ces beaux mimosa, ces superbes metrosideros, ces correa inconnus naguère à notre patrie, et dont s'enorgueillissent déjà nos

bosquets. Des rives de l'océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur, on observait les puissans eucalyptus, ces arbres géans des forêts australes; les banksia de diverses espèces, les protea, les embothrium, les leptospermes se développaient comme une charmante bordure sur la lisière des bois; ailleurs se dessinaient les casuarina si remarquables par leur feuillage, si précieux par la solidité, par la richesse de marbrure de leur bois; l'élégant exocarpus projetait en cent endroits divers ses rameaux négligés comme ceux du cyprès; plus loin paraissaient les xanthorrea dont la tige solitaire s'élance à 12 ou 15 pieds au-dessus d'un tronc écaillé et rabougri, d'où suinte abondamment une résine odorante : en quelques lieux se montraient les cycas, dont les noix enveloppées d'un épiderme écarlate, sont si perfides et si vénéneuses : partout se reproduisaient de charmans bosquets de melaleuca, de thesium, de conchyum, d'evodia, tous également intéressans ou par leur port gracieux, ou par la belle verdure de leur feuillage, ou par la singularité de leur corolle et de leurs fruits. »

On retrouve dans cette île tous les animaux indigènes de la Nouvelle-Hollande, à l'exception du chien sauvage; mais une autre bête féroce qui paraît se rapprocher des panthères, commet de grands dégâts dans les troupeaux; heureusement

elle n'est pas très-hardie et fuit l'aspect de l'homme. Les reptiles venimeux n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi nombreux que dans le continent voisin.

Des écrivains anglais ont proposé de changer le nom de Terre Van-Diemen en celui de Petite-Bretagne ou de Nouvelle-Bretagne. Il faut être bien étranger à tout sentiment de convenance et de délicatesse pour énoncer une opinion de ce genre. Espérerait-on par ce changement faire oublier que c'est un navigateur hollandais qui a découvert cette île? La tentative serait aussi vaine que ridicule. Le nom de Terre Van-Diemen doit rester, parce qu'il rappelle celui du gouverneur général, qui sut illustrer son administration par l'exécution de projets glorieux et utiles. Si toutefois un autre dénomination pouvait être substituée à celle que cette île a portée jusqu'à présent, l'équité veut que celle-ci ne soit échangée que contre celle de *Tasmanie*; elle apprendrait à ceux qui l'ignorent encore, qu'Abel Tasman révéla le premier à l'Europe en 1642 l'existence de cette contrée australe.

VOYAGE

DE JOHN OXLEY,

A L'OUËST DES MONTAGNES BLEUES,
DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

(1817 ET 1818.)

On a vu précédemment que Phillip désirant connaître l'intérieur du pays à l'ouest de Sydney, fit lui-même une excursion de ce côté; il pénétra jusqu'à une soixantaine de milles. Le peu d'élévation apparente des montagnes Bleues, et leur uniformité n'avaient pas permis de soupçonner toute la difficulté de la reconnaissance de ces monts. Plusieurs déportés cherchant à se dérober à l'esclavage, tentèrent de franchir cette chaîne redoutée; quelques-uns de ces malheureux trouvèrent la mort dans cette entreprise, et les autres furent contraints d'y renoncer. Trop occupé des soins que l'administration de la nouvelle colonie exigeait impérieusement, Phillip ne